



YAMINA
MAZZOUZ

Du croissant pur
beurr...ette !

Éditions
Les Presses Littéraires

DU CROISSANT
PUR BEURR...ETTE !

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtements sur
www.lespresseslitteraires.com

ISBN : 979-10-310-0459-4

© Yamina MAZZOUZ – Les Presses Littéraires, 2018

Yamina MAZZOUZ

DU CROISSANT PUR BEURR...ETTE !

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Chapitre 1

« Un ami ne peut prendre la place d'une mère. J'ai besoin de ma mère comme d'un exemple à suivre. »

Anne Frank

Attablée à la cuisine, je regardais James arriver.

Force est de constater que nous étions plus amis qu'amoureux, nous nous étions séparés quelques mois auparavant.

Parfois, il passait me prendre pour me conduire au travail, surtout lorsque la pluie était au rendez-vous ou s'il avait besoin d'échanger. Du reste, il était toujours mon patron au Penzance Telegraph et mon propriétaire.

Connaissant par cœur ses goûts, je lui préparais son petit-déjeuner favori tout en rêvassant à mon passé de bonne dans le manoir de Blueview qui me paraissait bien lointain. Quant à mes souvenirs d'enfance et de mes premières années d'adulte en banlieue parisienne, ils me semblaient sortir tout droit d'un demi-cauchemar.

Lorsque je regardais le port par la fenêtre, je me sentais sereine mais incomplète.

Ma mère me manquait, et je ne m'en cachais pas. Impossible de masquer mon ressenti. Mon mal être devait se lire dans mes yeux, mon expression de visage et mes gestes lents.

Quelques minutes plus tard, je déposai devant chacun d'entre nous une assiette d'œufs brouillés et de champignons. L'odeur qui s'en dégageait m'était devenue familière.

Mon appartement, bien que petit, était confortable et idéalement situé. Les couleurs pastel des peintures, que j'avais choisies, adoucissaient l'impression austère que donnait le mobilier sombre, héritage que James tenait de sa grand-mère.

– Tu penses encore à ta maman ?

Sa voix était douce. Je souris devant son regard désolé.

– Ne t'inquiète pas, cela va passer. Ça fait six mois que je ne l'ai pas vue. Je sais que mon père lui en veut de ne pas m'avoir bannie de sa vie. Sa position n'est pas évidente. Même s'il lui donne plus de liberté aujourd'hui, il a toujours un fort ascendant sur elle.

En définitive, il m'aurait été facile de me rendre à Paris pour revoir ma mère, mais j'avais peur. Comme une petite fille, je n'osais pas affronter mon père. Alors, je traînais une angoisse chronique, un

blues qui me resserrait le cœur de temps à autre, en attendant que ma mère me revienne.

James se leva brusquement pour fouiller une des poches de sa veste. Puis, il se rassit en faisant glisser lentement une enveloppe vers moi.

Pour répondre à mon regard étonné, il arbora un sourire malicieux puis ajouta :

- C’est pour toi, pour ton anniversaire.
- Tu es un peu en avance, je suis née en août...
- Noël alors ! plaisanta-t-il.
- Là, tu es en retard !

Il me caressa la main avant d’ajouter en me regardant droit dans les yeux.

– Et si, pour une fois, tu profitais de ce moment, sans te poser de question.

J’ouvris l’enveloppe dans laquelle se trouvaient des billets de train : un aller-retour pour Paris par l’Eurostar. Plus de question à se poser, il avait tranché pour moi. Une boule se forma dans mes entrailles, mélange incompréhensible de frayeur et de joie.

– Tu sais bien qu’à un moment ou un autre, il te faudra revoir ton père.

– ...

– C’est vrai, non ?

– Oui, je sais.

À l’instant où j’allai le remercier, il ajouta.

– Il te faudra voir David également. Quand je

lui ai dévoilé la surprise que je comptais te faire, il a insisté pour participer, en ajoutant qu'il était heureux de te l'offrir. Il t'est encore reconnaissant de lui avoir sauvé la vie. Néanmoins, il y met deux conditions. Il ne m'en a pas dit plus, préférant te les donner en direct.

David Marshall, une personnalité pleine de surprise, était passé du statut de patron au Manoir à celui d'ami proche.

Je me mis à sautiller de joie à l'idée de revoir ma mère. Il m'arrêta en me saisissant les épaules, comme il le faisait toujours lorsqu'il avait quelque chose de pénible à me dire.

– Tu dois absolument régler tes problèmes avec ton père. Ça te bouffe la vie.

Cette réflexion mit un terme net à mon euphorie. Je ne pouvais pas le contredire. Il me fallait absolument apaiser la situation.

Sur un ton plus léger, il reprit :

– Ne croyez pas, jeune fille, que vous allez vous la couler douce à Paris ! Pas du tout. Durant ce mois de mai, j'attends de vous, Mademoiselle, un article sur le sujet de votre choix à paraître dans notre numéro de juin. C'est le patron du Penzance Telegraph qui vous parle.

Prise de court, j'essayai de discuter.

– Mais je ne sais pas quoi écrire ?

Il haussa les épaules.

– Tu te débrouilleras très bien comme à ton habitude. Après tout, tu as passé ton BTS haut la main. Il n'y a qu'une chose que je te demande.

– Laquelle ?

Gêné, car il s'agissait de dévoiler des sentiments. Difficile pour un anglais.

– Juste... Norah... Ne... n'oublie pas que tu as des amis ici, c'est tout.

Je le pris dans mes bras pour le rassurer.

Après m'être lentement desserrée, je pris un blouson pour sortir. Il savait exactement où j'allai, aussi ne posa-t-il aucune question.

Je partis à pied dans une bruine désagréable, comme seul le ciel anglais savait en fabriquer.

Dix minutes plus tard, en arrivant chez mon amie Nancy, je fus assaillie par mon homonyme, la petite Norah. Elle marchait depuis peu, alors qu'elle avait déjà presque deux ans. Sa surcharge pondérale avait freiné ses mouvements.

Nancy lut dans mes pensées.

– Tu ne trouves pas qu'elle a minci ?

– Un peu, mentis-je.

Aucun changement ne m'était apparu, mais je ne voulais pas la décevoir.

Le salon du jeune couple était devenu une véritable crèche. J'y étais également pour quelque chose. Je prie dans mes bras la petite blondinette qui s'agrippait à ma jambe en babillant.

Je repensai soudain à mon enfance. Je rêvai d'avoir *kiki*, le singe qui suçait son pouce. Bien sûr, comme tout jouet à la mode, son prix était prohibitif pour mes parents. Malgré tout, je savais pertinemment qu'ils auraient fait l'effort de cette dépense si la demande avait émané de mon frère. Cette pensée, révélant l'injustice dans la différence de traitement entre les garçons et les filles dans ma famille, continuait à me faire souffrir.

– Coucou toi... Regarde ce que je t'ai apporté.

– Oh non ! Arrête de la gâter comme ça !

Je repoussai d'un geste ces propos purement formels.

– Maman ne sait pas ce qu'elle dit, ne l'écoute pas, ma puce.

Nancy fronça les sourcils et ronchonna pour le principe, comme d'habitude. Continuant à l'ignorer. Je sortis une petite poupée de mon sac.

– Bon, Norah, tu as été mystérieuse au téléphone, qu'avais-tu à me dire ?

Après avoir repoussé un ours en peluche qui semblait dormir sur le canapé, je m'assis à côté de Nancy qui souriait béatement devant les efforts de sa fille pour rester debout.

Il nous était devenu difficile d'avoir une conversation complète sans que son esprit ne vagabonde vers sa progéniture une bonne centaine de fois. Je décidai de capter son attention en lui lançant à la volée :

– Et là, je me suis retrouvée nue dans le salon !

Nancy se redressa brusquement vers moi ouvrant grands ses beaux yeux bleus.

– Quoi ?

– Ça y est, tu m'écoutes ?

– Oui, excuse-moi. Tu verras quand tu seras maman à ton tour.

Par moment, je ne reconnaissais plus la jeune fille naïve, pleine de vie et toujours à l'écoute de ses amis que j'avais rencontrée trois ans plutôt, et elle me manquait. Puis, je réalisais que cette idée était égoïste et que je devais accepter que mes proches trouvent le bonheur, quitte à m'effacer moi-même. Cette dernière pensée m'attrista, et je n'arrivai plus à la quitter des yeux.

Comme d'habitude, elle m'avait oubliée pour lancer une flopée d'onomatopées à destination de sa fille. J'attendis patiemment. Enfin, réalisant qu'elle m'avait encore laissée de côté, elle formula de nouveau sa question.

– Alors, que voulais-tu m'annoncer ?

– Je vais aller à Paris ! Je vais revoir ma famille et faire la paix avec mon père !

– C'est génial ! Combien de temps seras-tu partie ?

– Un bon mois.

Elle remit lentement une de ses mèches blondes derrière son oreille.

– Un mois ! Mais tu vas nous oublier !

Décidément, c'était une idée britannique.

Avaient-ils tendance à effacer leurs proches de leur mémoire lorsque ces derniers s'éloignaient trop longtemps ?

– Bien sûr que non ! Que vas-tu chercher !

– Si tu le dis... En plus ça tombe mal, je voulais te présenter mon cousin Evan.

– Encore un cousin ! C'est le quatrième que tu veux me présenter, non ?

Elle réfléchit avant de répondre, comme pour compter dans sa tête.

– Troisième, le quatrième était un ami de Stan.

Depuis ma séparation, mes amis se comportaient comme si mon célibat était une maladie à éradiquer. Quelque chose entre le cancer et la peste.

Heureusement, ma première logeuse, Fiona, me rassurait d'une façon qui lui était propre : « nous autres, les femmes, tant qu'on n'a pas passé la trentaine, on n'est pas périmées ! ». Quelques années me séparaient encore de cette échéance fatidique...

Pour tous ceux qui m'entouraient, mon bonheur dépendait de la rencontre avec un grand r. Pour ma part, j'avais une idée plus liée au fatalisme : ce qui doit se produire, se produira. Dans mon enfance, j'avais dû entendre prononcer le terme de « maktoub », « c'est écrit », quelques milliers de fois. Finalement, cette idée de destin me correspondait

bien, même s'il me fallait de temps à autre le forcer. En tout cas, dans le domaine de l'amour, je prenais le parti de me laisser porter.

Depuis quelques semaines, Nancy et Stan avaient entrepris de me faire partager des dîner-rencontres. Autrement dit : à chaque repas un prétendant.

Le premier cousin présenté fut Jonah, un garçon ayant grandi sans père. Cette absence avait consolidé, voire décuplé, l'attachement mère fils. Dans son cas de figure, il ne faisait rien sans consulter sa génitrice. Toute relation, quelle qu'elle soit, se devait d'obtenir son approbation. Leur côté fusionnel m'inquiétait. J'y voyais un Norman Bates en puissance. Évidemment, je ne fus pas retenue comme bru potentielle, pas plus que la ribambelle de jeunes filles présentées ces dix dernières années. Je n'en fus pas affectée...

Le suivant sur la liste fut Johnny, un ex-taulard tatoué de la tête aux pieds surnommé « la montagne ». Il aimait se battre, et le nombre hallucinant pour son âge de couronnes dentaires, qu'il se fit une joie de me montrer, en était autant de preuves. Ce fut d'ailleurs au cours d'une rixe qu'il se lia d'amitié avec Stan. Si ce n'était pour raconter ses soirées beuveries qui se terminaient inéluctablement en bagarres, ce jeune homme était terriblement laconique. J'oscillais en sa présence entre la peur et l'ennui.

Le summum fut atteint avec Dennis, autre parent éloigné de Nancy. Fan inconditionnel de la famille royale d'Angleterre, il affichait son penchant pour la couronne par des pins, tee-shirts et tout produit de merchandising existants. Il partait régulièrement en pèlerinage aussi bien à Windsor, Buckingham Palace que sous le pont de l'Alma ou au mémorial en l'honneur de Doddie et Lady Di à Harrods. Là encore je passai poliment mon tour.

Le dernier, qui me semblait le plus séduisant et le plus « normal », entra dans les ordres une semaine après notre rencontre. J'essayai de ne pas y voir de lien de cause à effet...

Je fus ramenée de mes pensées par les gazouillis de la petite blondinette dont la couche commençait à dégager un parfum douteux.

Puis, le compagnon de Nancy arriva. J'en profitai alors pour prendre congés :

- Stan, tu me raccompagnes ? J'allai rentrer.
- S'tu veux.

Je pris ça pour un oui, sachant, en plus, qu'il aimait saisir la moindre occasion pour sortir fumer. Seule sa compagne, obnubilée par sa progéniture, ne semblait pas remarquer son addiction.

Nous venions à peine de quitter leur logis quand il me lança :

- C'est pas obligé !
- Quoi ?

– D’faire la paix avec ton père’.

Depuis le temps que je le connaissais, j’avais pris l’habitude de compléter les syllabes manquantes à ses phrases, ce qui avait été une gageure à mon arrivée. En revanche, je ne le savais pas coutumier des sujets intimes.

– Je sais.

– P’quoi, tu l’fais alors ?

– Je crois que c’est d’abord pour faciliter les choses à ma mère.

Il s’arrêta pour écraser son mégot sur un muret et le jeter dans une poubelle.

– N’porte quoi !

– Tu peux développer ?

– T’es une fille.

– Jusque-là, je ne peux pas te contredire.

Il sourit. Nous continuâmes de marcher jusqu’au bas de mon immeuble.

– Pour un’fille c’est l’père, un gars l’mère.

– T’as fait psycho ?

– Fais pas l’idiot’. T’as comp’is.

Sans plus d’explication et après une bise amicale sur la joue, il alluma une nouvelle cigarette et fit demi-tour. Sa silhouette svelte et sèche s’éloigna, et je restai à réfléchir à ses derniers propos.

En arrivant chez moi, j’écrivis un mail à mon amie Mariame que j’avais hâte de revoir. Elle était une des rares personnes avec qui j’avais gardé

contact en France. Je l'informai de ma future visite pour qu'elle puisse s'organiser. Elle répondit quasi instantanément pour me confirmer qu'elle serait ravie de me revoir également.

Le reste de la journée, je vaquais à mes occupations habituelles.

Le lendemain, j'affrontai de nouveau le mauvais temps pour rejoindre un lieu qui m'était cher.

Il me restait une personne à voir avant mon départ : David dans son beau manoir. Je connaissais les lieux par cœur pour y avoir travaillé durant huit mois. Rien n'avait bougé. Albert, le majordome, m'ouvrit la porte.

– Ma princesse maure !

Je me jetais sur mon ami, heureuse de revoir le premier visage qui m'avait accueilli, trois ans auparavant. Je le trouvais de plus en plus dégarni, mais toujours aussi souriant. Après m'avoir débarrassée de ma veste, il la suspendit près du radiateur pour la faire sécher.

– Bonjour Albert, comment ça va ?

– Bien merci.

– Et Mme Grey ?

– Elle passe quelques jours chez sa sœur dans le Surrey.

Même si nous avions aujourd'hui des relations amicales avec Mme Emily Grey, la gouvernante de la maison, je ne pouvais que frémir au souvenir de l'ac-

cueil et des difficultés que son attitude à mon égard avait générées. En sa présence, j'avais autant d'assurance qu'un canari devant une lionne affamée.

Des pas rapides retentirent sur le carrelage derrière lui.

– Albert, voulez-vous bien laisser passer Norah.

– Bonjour, Monsieur David.

Le nouvel arrivant émit un rire. L'homme le plus séduisant que j'avais rencontré, mais aussi le plus agaçant. Grand brun, aux yeux clairs, il avait souvent brisé des cœurs sans même sans rendre compte. J'avais fréquemment alterné entre l'envie de l'embrasser et celle de lui taper dessus.

– Combien de fois vous ai-je demandé d'abandonner le « Monsieur » et de m'appeler David ? Bon sang, vous ne travaillez plus pour moi !

– Je sais Mon... David, mais je n'y arrive pas. Comment allez-vous ?

Il soupira exagérément et me fit signe de le suivre.

– Venez dans la bibliothèque. Nous y serons mieux pour discuter.

Puis, se tournant vers Albert :

– Pouvez-vous demander à Susan de nous apporter du thé ?

La bibliothèque me rappelait de bons souvenirs de soirées jeux avec le frère de David, aujourd'hui interné en hôpital psychiatrique. Mon cœur ressen-

tait encore quelques pincements lorsque je pensais à lui. Mon premier amour et mon premier baiser. Je n'osais pas demander de ses nouvelles, mais il devina mes pensées.

– Il est bien soigné, ne vous inquiétez pas.

Je me sentis rougir. Ne voulant pas qu'il croit que mes sentiments étaient toujours vivaces, j'enchaînais rapidement.

– Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure. Vous, comment allez-vous ?

De nouveau, il soupira et fit une drôle de grimace.

– Je m'ennuie. C'est atroce.

L'arrivée de Susan nous fit taire quelques minutes, le temps qu'elle nous serve thé et petits gâteaux. Je la regardais faire, admirative de chacun de ses mouvements. Une sorte de chorégraphie silencieuse se déroulait devant mes yeux. Elle était si discrète qu'elle en devenait fantomatique. Elle sortit tout aussi discrètement en laissant dans son sillage un léger parfum de vanille poudrée. Là encore, il me répondit alors que ma bouche n'avait formulé aucune question. Il me connaissait trop bien.

– Elle n'est pas comme vous. Parfois, elle me fait sursauter. Je ne découvre sa présence que lorsqu'elle est à quelques centimètres de moi. C'est effrayant... En fait, j'avais demandé à l'agence de recrutement une maghrébine, mais il n'avait pas ça en stock...

Il me regarda en coin attendant une réaction. Je ne relevai pas.

– Vous n’arriverez pas à m’énerver avec vos provocations aujourd’hui.

– Aujourd’hui ? Qu’y-a-t-il de spécial « aujourd’hui » ?

Je me penchais vers lui pour lui répondre.

– Je pars à Paris grâce à vous !

– Oui, pour faire la paix avec vos parents et pondre un article bla bla bla...

Piquée qu’il prenne ce sujet sensible à la légère, je me reculai sur mon siège.

– Je vois que James vous a donné tous les détails. En même temps, c’est plutôt normal puisque vous m’avez, en partie, offert les billets.

– James m’a indiqué que vous aviez besoin de revoir votre mère. Nancy a informé Albert qui, lui-même, m’a fait part du fait que vous deviez rédiger un article.

Et on parle de téléphone arabe !

– Je tenais à vous dire merci, je...

Il me fit taire d’un geste de la main.

– Vous ne connaissez pas encore mes conditions.

Méfiant, je restais à attendre la suite, sourcils froncés.

– Ne faites pas cette tête. Ça vous enlaidit.

– Merci, Monsieur Marshall, grommelai-je.

– Je veux juste deux choses : la première, emmenez-moi avec vous.

– Quoi ! Je ne peux pas vous emmener chez mes parents !

Après avoir soupiré et proféré un juron, il reprit sur un ton moqueur que je trouvais particulièrement déplaisant.

– Les hôtels, ça existe vous savez ? Avec tout le respect que je vous dois, vos parents ne m'intéressent pas. C'est votre enquête que je veux suivre. Encore une fois, je dépéris ici. Il faut que je sorte de là.

– Vous n'arrêtez pas de sortir faire la fête ! Je lis les tabloïds, vous savez, enfin parfois...

– Comment faut-il que je vous le dise ? Je-m'en-nuie ! C'est pourtant clair, non ? Après les aventures que nous avons vécues, cette vie me paraît si fade, si répétitive. Vous savez, même les femmes...

Le sujet de ses conquêtes m'agaçait. Je préfèrai l'interrompre.

– Non, non, non. Excusez-moi, mais je ne veux rien savoir de votre vie de coureur de jupons !

Il rit de bon cœur.

– Toujours aussi féministe, à ce que je vois. Bref, j'ai tourné la page en ce qui concerne les événements passés, et je souhaite, aujourd'hui, vivre, tout simplement.

Sans réaction de ma part, il continua :

– Ma mère et mon frère sont partis en Australie. Je suis devenu oncle David, vous le saviez ?

N'ayant pas eu le temps de répondre, j'en déduisis que la question était purement rhétorique.

– Dieu que c'est plan-plan !

Je tentais de résister pour le principe. S'il était décidé, même une bande d'amazones dansant nues au clair de lune n'arriverait pas à le faire changer d'avis. Et pourtant...

– Le problème est que vous ne parlez pas français.

Pour augmenter son effet, il se leva de son siège et me rétorqua dans la langue de Molière.

– Ça, c'est vous qui le dites, ma chère Norah.

J'en restai médusée.

– Depuis quand parlez-vous français ?

– Depuis mes séjours linguistiques pendant mon enfance et mon adolescence. Mon père tenait à ce que l'on soit bilingue. Pour moi ce fut le français, pour Colin l'espagnol.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

Il se contenta de sourire et de hausser les épaules.

Une question restait en suspens.

– Quelle était la deuxième condition ?

– Elle est simple : appelez-moi enfin « David » !

Chapitre 2

*« Femme qui voyage laisse
voyager son cœur. »*

Rivarol

Le mercredi suivant, James nous accompagna à Londres. Durant le trajet, je le sentais ailleurs et un peu tendu.

Petit à petit, sa nervosité me contamina. Il m'enlaça un bon moment sur le quai, chose qu'il ne faisait plus depuis notre rupture. Puis, son comportement changea du tout au tout, et il prit rapidement congé pour se rendre à un rendez-vous. Je prenais de nouveau conscience de la présence de David en montant dans le wagon. Ce dernier ne put s'empêcher de nous envoyer une ou deux piques pour se moquer de notre côté fusionnel alors même que nous n'étions plus que des amis.

Nous étions installés en première classe depuis dix minutes, et David dormait déjà. Nous voyagions sans bagage, car il avait fait livrer nos valises

directement à notre hôtel. Une de ses habitudes plutôt agréables.

Le train était quasiment vide et avait un côté lugubre pour moi. J'avais l'impression de faire marche arrière sans pouvoir me l'expliquer. L'appréhension de revoir mon père jouait déjà sur mon humeur.

Livrée à mes pensées, je me demandais s'il n'aurait pas mieux valu offrir un voyage à ma mère, pour que nous nous retrouvions loin de nos tracasseries et de mon environnement patriarcal oppressant. J'angoissai, rien qu'à l'idée de repasser notre porte d'entrée et de me retrouver face au regard désapprobateur de mon géniteur.

La pluie battante sur la vitre me ramena de mes sombres idées.

– Et on parle de la Grande-Bretagne comme d'un pays pluvieux !

Mon compagnon s'était réveillé de mauvaise humeur.

– N'exagérez pas, on vient juste d'arriver en France. Je suis sûre qu'on aura beau temps durant notre séjour.

– Nous verrons bien.

– Dites-moi, vous n'allez pas râler tout le temps quand même !

Il se redressa et rapprocha son visage du mien avant de me répondre :

– Vous comptez m'en empêcher peut-être ?

Je me reculai instinctivement.

– Non, mais vous raisonner plutôt. Je vous rappelle que vous avez insisté pour venir et je ne comprends toujours pas pourquoi.

– Je vous l’ai dit.

– Je ne crois pas que vous m’ayez donné la vraie raison.

Il s’enfonça de nouveau dans son siège tel un petit garçon boudeur, et referma les yeux.

Le silence qui s’installa ne fut interrompu que par les bruits du train. J’évitai de relancer la conversation. Je connaissais trop bien mon ami pour savoir que je n’obtiendrai pas de réponse pour l’instant.

Pour me changer les idées, j’envoyais des messages à mon amie Mariame, chez qui nous étions invités à dîner le soir même, afin de lui confirmer l’horaire de notre arrivée. Je la connaissais depuis l’époque où j’avais travaillé dans une boutique de souvenirs de la gare du Nord. Elle était vendeuse dans une parfumerie à proximité. Je souris au souvenir de nos escapades dans le hammam de la grande mosquée de Paris. Elle adorait s’y rendre, pourtant, elle suffoquait presque et souffrait atrocement de la chaleur. Lorsque je lui demandais pourquoi elle s’infligeait tant de souffrances, elle m’expliquait que c’était pour dilater ses pores et se débarrasser de ses peaux mortes. Par ailleurs, elle détestait ses pieds qu’elle trouvait difformes. Un fois, elle était même venue avec des chaussons de plongée !

Au cours de ces deux dernières années, elle nous avait rendus visite à Penzance à deux reprises et avait vraiment hâte de me revoir. Elle avait des choses à me raconter, m'avait-elle dit au téléphone. J'espérais que la présence encombrante de David ne lui poserait pas de problème.

Je fus ramenée à la réalité par le contrôleur qui secouait David. Je n'avais pas eu le temps de l'arrêter. Ce dernier ouvrit un œil, puis l'autre, et se contenta de me montrer du doigt avant de refermer les yeux.

Comprenant que le message m'était plus destiné à moi qu'à l'homme en uniforme, je cherchai dans mon sac avant de lui tendre nos deux billets en souriant.

Le contrôleur maugréa :

– Pas très poli votre ami !

– Excusez-le, il... ne parle pas notre langue.

– Menteuse ! me lança le soi-disant endormi, toujours aussi aidant.

Je rougis en pensant que le séjour risquait de me paraître long. La tendance de cet homme à formuler tout ce qui lui passait par la tête, de façon souvent très satirique, me mettait souvent en difficulté. Une envie subite de l'abandonner dans ce train me traversa l'esprit. Dommage qu'il ne m'ait pas encore indiqué l'adresse de l'hôtel qu'il avait réservé.

L'employé de l'Eurostar se contenta de soupirer et continua son chemin.

Je dormis pendant le reste du trajet et somnolai dans le taxi.

David nous avait fait réserver deux chambres dans un bel hôtel du septième arrondissement avec vue sur la tour Eiffel.

Le réceptionniste fut des plus agréables, car mon compagnon de voyage avait ses habitudes dans cet établissement. Nos chambres se trouvaient à deux étages différents. En descendant de l'ascenseur, j'entendis sa dernière provocation :

– J'ai préféré mettre une distance de sécurité entre nous, au cas où vous auriez une furieuse envie de mon corps.

– Ha ha ha, très amusant.

– Vous résistez pour l'instant, mais...

Les portes de l'élévateur se refermèrent sur son sourire ravageur bien qu'irritant.

Arrivée au bout du couloir, j'utilisai ma carte pour ouvrir ma porte et découvris ma chambre, ou plutôt ma suite. L'ensemble dans les tons violet et parme, mes couleurs préférées, promettait des nuits réparatrices. Du moins, je le présumai.

Mes bagages avaient été ouverts et mes affaires rangées dans la penderie. Ma trousse de toilette, quant à elle, trônait dans la salle de bain.

En revenant vers l'entrée, je découvris, sur une console à plateau de verre, un bouquet accompagné d'une carte.

« Merci de m'avoir accepté dans votre expédition.
PS : des fleurs bleues, ça ne vous rappelle rien ? David »

Ma première réaction se résuma à une question :
Avais-je eu la possibilité de lui refuser de venir ?

Puis réfléchissant à son message, je me remémorai un épisode du passé. Il m'avait aidé, un après-midi, à élaborer une composition florale d'après une liste donnée par la gouvernante. J'avais beaucoup appris ce jour-là, non seulement sur la botanique, mais aussi sur sa personnalité complexe et moins légère qu'elle ne m'était apparue au départ.

Après avoir testé la bergère blanche et lilas en velours un peu raide, je préfèrai m'allonger sur le lit. J'entamai un livre policier de Ragnar Jonasson Mork, acheté à King's Cross St. Pancrass.

Ensuite, je décidai de commencer à écrire sur mon arrivée à Paris et mes premiers ressentis. Rien ne me vint à l'esprit. Pour me consoler, je me fis un devoir de descendre un sachet de cacahuètes et la barre de chocolat du minibar, arrosés d'un soda, car ces petits encas m'avaient donné soif.

À dix-neuf heures précises, mon téléphone bipa, David m'indiquait qu'il m'attendait dans le hall.

Je m'habillai un peu plus chaudement, car j'avais eu froid pendant notre trajet. Paris était particulièrement venteux ce jour-là. Pull et blouson étaient de rigueur. Nous avons quitté un temps beaucoup plus clément à Penzance. Un comble !

David avait également changé de tenue. Il portait un beau caban bleu marine et un jean brut, un peu moulant. J'eus du mal à détacher mes yeux de ses cuisses musclées et de son fessier callipyge. Je réprimai des pensées qui affluaient tout à coup.

Machinalement, je le précédai et me dirigeai vers le métro, lorsqu'il me retint par le bras.

– Hors de question que je sois ballotté dans ce machin sale et malodorant. Si je ne le prends pas à Londres, ce n'est pas pour le prendre à Paris.

Sa vision du métro parisien, voire des métros en général, me fit sourire.

– En plus, j'ai entendu dire qu'il était encore plus sale ici que chez nous.

Cette dernière réflexion me fit franchement rire, car je le savais sérieux et je trouvais cocasse ce décalage entre son mode de vie et le monde qui l'entourait.

– C'est vrai qu'à Londres, la reine nettoie les quais et les rames tous les matins...

– Amusant... Un taxi conviendra mieux.

– Vous ne voulez pas une chaise à porteurs pour vous éviter de marcher sur ce goudron grisâtre et repoussant ?